

Extrait

Building USA

Scène 1

Un bureau. À cour, une table de travail et une carte géographique suspendue derrière. Près de la table, une petite desserte-bar. À jardin, accrochée contre le mur, une pelle au manche garni d'un ruban rouge. La porte s'ouvre. Bruits de fête. Entre Morton, une lampe à la main. Il la pose sur la table, se sert un whisky, boit et regarde la carte. Il est dos à la porte. Entre Finley, revolver à la main.

FINLEY. Tu lèves tes mains, coyote, et tu te retournes. Pas de geste brusque !

MORTON, *levant les mains*. Je peux quand même poser mon verre, Jack ?

FINLEY, *confus, baissant son arme*. Mille excuses, patron...

MORTON. Ne vous inquiétez pas, Finley, il n'y a rien qui puisse attirer les voleurs dans cette pièce. Quant à la porte qui communique avec le reste de la maison, elle est totalement blindée. D'ailleurs, même si des concurrents avaient l'intention de dérober nos plans, ça ne leur serait plus d'aucune utilité aujourd'hui. L'avenir appartient à la Morton's Company !

FINLEY. Tant que vous êtes vivant, patron, tant que vous êtes vivant...

MORTON. Allons, Finley, tous les coups sont permis tant que le marché est ouvert, mais nous avons aussi des règles. Quand le chantier est attribué, honneur au vainqueur ! Et le vainqueur, c'est moi.

FINLEY. Les règles, ça se change, patron, vous le savez mieux que personne. Et moi, je dois veiller à votre sécurité...

MORTON. Je sais, Jack, vous êtes d'une grande efficacité, vous me le prouvez une fois de plus.

FINLEY. Je ne fais que mon boulot, patron.

MORTON. Pas de fausse modestie, je vous en prie, vous êtes le meilleur et vous le savez. Allons, détendez-vous. Vous buvez quelque chose ? Brandy ?

FINLEY. Non merci, Monsieur Morton, jamais pendant le service. La nuit risque d'être encore longue et, avec la cohorte de foies jaunes qui pullulent en ville ce soir, j'ai intérêt à être totalement maître de mes moyens. *Il sort une blague à tabac et se met à chiquer*. Ces trois jours de festivités ont amené du beau linge, mais aussi la pire des racailles.

MORTON. Il en est ainsi de certains événements, mon cher Finley. Toute la population de la région a compris que l'avenir de la nation se jouait ici, alors elle ne veut pas rester simple témoin ; elle veut participer. Il paraît même qu'on voit des Nègres au saloon ce soir.

FINLEY. Ces dégénérés ne tiennent pas l'alcool, ils deviennent agressifs.

MORTON. Le monde évolue, Finley, les Nègres d'aujourd'hui sont les clients de demain.

FINLEY. Il est minuit et la prison est déjà pleine de ces imbéciles ivres morts. Le shérif et ses adjoints ne savent plus où donner de la tête, il faut que je retourne leur donner un coup de main.

MORTON. Attendez, vous arrivez et disparaissiez aussitôt. Restez un moment. J'ai besoin de compagnie.

FINLEY. Patron, vous êtes le héros de la fête. Pourquoi venir vous enfermer ici ?

MORTON. Ces futilités ne sont plus de mon âge. Je suis revenu dans le bureau... Eh bien, parce que je ne pouvais pas résister à regarder encore une fois le tracé. Restez un moment avec moi, Jack. Le shérif a suffisamment d'hommes pour maîtriser la situation. Venez regarder le plan. *Il va vers la carte suspendue derrière son bureau.* Le parcours de chemin de fer le plus complexe des Etats-Unis ! Des deux côtés, un territoire vierge, des villes à construire, un monde à bâtir... Et déjà, des colonies prospères financées par notre compagnie avec l'aide du sénateur Payne et de ses amis.

FINLEY. Félicitations, patron, Rockefeller va être un clochard à côté de vous.

MORTON. Nous allons accomplir de grandes choses, Finley. Je baptiserai le premier train qui circulera sur ces rails le « Mayflower », en hommage à nos ancêtres. Portons un toast à leur mémoire et, par la grâce de Dieu, puissions-nous nous montrer dignes de leur exemple. *Il lève son verre et boit.*

FINLEY, *levant sa blague à tabac.* Et moi, j'aimerais porter un toast au grand homme qui a rendu ce rêve réalisable, Monsieur John Henry Morton, ainsi qu'à la compagnie dont j'ai l'immense privilège d'être l'employé, la Morton's Company Inc.

MORTON. À la Morton's !

UNE VOIX, *dans l'entrée.* À la Morton's !

Finley se retourne brusquement et pointe son fusil sur l'intrus. Il respire de soulagement en reconnaissant Stanislas Morton.

MORTON. Stan !

STAN. Alors, on compte ?

MORTON. Viens m'embrasser.

Stan va l'embrasser sur le front.

FINLEY, *lui serrant la main.* Stan.

STAN, *amical.* Jack.

FINLEY. Stan, j'ai besoin de ton aide. Ton père s'amuse à déjouer ma surveillance pour venir s'isoler dans son bureau. Aide-moi à le convaincre qu'il est aujourd'hui une proie de premier choix pour tous les bandits, kidnappeurs et tueurs à gages de la région.

STAN. Vous savez ce qu'on dit, Jack ? John Morton a la tête plus dure que ses rails en acier. Celui qui arrivera à faire un trou dedans pour lui planter une idée qui n'est pas la sienne n'est pas encore né.

MORTON. Un trou dans la tête... ne le tente pas, Stan, s'il te plaît ! Il a la gâchette facile ce soir.

FINLEY. Je ne fais que mon boulot.

STAN. Toujours en état de guerre, ce bon vieux Finley.

FINLEY. Les cimetières sont remplis de bonnes âmes qui préfèrent la concertation à l'affrontement. Ce pays est trop jeune pour s'encombrer de ces finesses.

MORTON. Ne vous faites pas plus primaire que vous ne l'êtes. Tu l'aurais vu mater la dernière grève ! Du grand art. Il n'a même pas eu besoin de sortir son flingue. Il n'a eu qu'à dire aux Chinetoques que le boulot s'arrêtait là et qu'ils ne seraient pas payés, parce qu'une poignée de culs-terreux d'Irlandais réclamaient des conditions de travail plus décentes. Des conditions de travail plus décentes ! Tu te rends compte ? Alors qu'on refuse tous les jours du travail à des pauvres bougres. C'est lamentable.

FINLEY. Les citrons ont réglé le problème en trois coups de pioche, mais il faut toujours avoir l'œil ouvert. Beaucoup de gens ont intérêt à déstabiliser ce chantier.

MORTON. Les bridés envoient tout leur salaire dans leur pays de macaques. Ils connaissent la valeur du travail. Si ces idées syndicales à la noix continuent de se répandre chez l'homme blanc, il n'y aura bientôt plus que les bouffeurs de riz qui travailleront sur le chantier. Ce ne sera plus la Morton's Company, mais la Mortching-Tchong Company. Ha ! Ha !

FINLEY. Ha ! Ha !

STAN. Faites tout de même attention à bien respecter les conventions ouvrières. Plusieurs lois viennent d'être votées et ratifiées par le Sénat et, en tant que juriste, je peux vous dire que...

MORTON. Ha ! Ha ! Ha ! Votées et ratifiées par le Sénat ! Ha ! Ha ! Vous entendez ça, Finley ? Viens dans mes bras, petit, je t'adore.

FINLEY. Tu vas faire du chemin, Stan. Mon petit doigt me le dit et il ne se trompe jamais.

STAN. Arrêtez de vous moquer...

MORTON. Tu parles déjà comme l'un d'entre eux. Un vrai petit politicien. Je suis fier de toi.

FINLEY. À peine sorti de l'Université, tu manies déjà le Code civil mieux que moi le colt. Tu as toujours été un rapide, Stan. Je me souviens quand tu étais petit...

STAN. C'est bon, arrêtez ! Je sais que j'ai encore tout à apprendre. D'ailleurs, je dois défendre ma première affaire dès que je rentrerai à Washington. Maître Shuster m'a confié un cas des plus corsés à démêler. Je pense qu'il veut me tester et j'avoue que j'en fais des cauchemars la nuit.

MORTON. Tu vas montrer à ce blanc-bec de Shuster ce qu'un Morton a dans le ventre. Avec ta formation de juriste et ta place dans le meilleur cabinet de la capitale, tu vas devenir un homme politique redoutable. Grâce à toi, la famille Morton va enfin prendre la place qui lui est due. Je bois à ton ascension, mon fils, je bois au futur député, au ministre et, un jour,... au Président !

FINLEY. Au Président !

STAN. Laissez-moi déjà gagner ma première affaire. On verra après !

MORTON, *son verre levé*. Tchîn !

STAN, *levant une main vide*. Tchîn !

MORTON. Mon Dieu, je ne t'ai même pas servi. Brandy ou scotch ?

STAN. Eau gazeuse, papa, j'ai déjà beaucoup bu !

MORTON. Mais qu'est-ce que vous avez tous ce soir ? Ah, elle va être joyeuse la conquête de l'Ouest avec des types comme vous ! Bon sang, Stan, c'est la fête ce soir, notre fête, laisse-toi aller, pour l'amour de Dieu ! Alors, scotch ou... scotch ! ?

STAN. Bon, eh bien scotch.

MORTON. À la bonne heure... tu commençais à m'inquiéter ! *Il le sert généreusement.* Allez, à la tienne !

STAN, *après une gorgée.* Ouf !

MORTON. C'est autre chose que l'alcool de rose de Washington hein ? Vous êtes sûr que vous n'en voulez pas une goutte, Finley ?

FINLEY. Non merci, patron, je ferai la fête quand je serai sûr que la ville dort tranquille.

MORTON. Alors, vous ne la ferez jamais, capitaine. Stanislas, lève ton verre à notre ange gardien. Pendant que tu festoies et que tu cours les jupons, cet homme veille sur notre famille comme s'il en faisait partie.

STAN. À notre ange gardien qui veille... sur Dieu et son fils !

MORTON. Ne blasphème pas, Stanislas Morton, ne blasphème pas ! Pardonnez-lui, Seigneur, il est jeune, il ne sait pas ce qu'il dit.

FINLEY. N'oubliez pas de verrouiller la porte, patron ! Passez une bonne nuit. Stan, ne t'inquiète pas, tu gagneras ton affaire. J'ai confiance en toi à cent pour cent. Nous sommes très fiers de toi.

STAN. Merci, Jack... *Il fait le salut militaire.* Capitaine Finley.

Finley, *lui rendant le salut.* À vos ordres. *Il s'en va.*

STAN. Quel type !

MORTON. C'est une race d'hommes qui se fait rare. Quand je pense à ces flemmards d'Irlandais qui refusent de travailler à la moindre difficulté. Savent-ils seulement ce que le mot souffrir signifie ? Finley a passé trois jours et trois nuits, caché sous un tas de cadavres à Little Big Horn, pendant que les Indiens scalpaient nos soldats et leur arrachaient le cœur. Beaucoup seraient devenus fous à sa place. Quand il a pu s'échapper et rejoindre sa caserne, il n'était plus qu'une loque. Il a pris un bain, demandé des habits propres et est reparti au combat le lendemain.

STAN. Je sais, c'est incroyable.

MORTON. Je bois à ceux qui ont payé de leur sang notre liberté.

STAN. Tu ne bois pas un peu trop ce soir ?

MORTON. Et alors ? C'est le repos du guerrier avant le combat. Le plus dur reste à faire. Dieu sait combien d'années va nous prendre ce chantier. Avec, en plus, ces maudits Indiens dans les pattes. D'après le plan, le tracé traversera les territoires de chasse des Sioux et certains de leurs villages. Pour les villages, ce n'est pas grave, ce sont des nomades, ils n'ont qu'à se déplacer, mais pour les espaces de chasse, cela risque de poser quelques problèmes. Ces sauvages ont toujours été chatouilleux sur la question. Ils sont persuadés que les prairies dans lesquelles chient leurs bisons sont des terres sacrées. Nous allons leur proposer des réserves d'habitation où ils pourront mener le type de vie qu'ils désirent, conformément à la loi, mais je ne te cache pas que, connaissant le caractère belliqueux de ces saloperies d'animaux, je redoute un affrontement.

STAN. Tu parles des bisons ?

MORTON. Ne fais pas d'humour, Stan. Cette pourriture indienne a pris du poil de la bête depuis Little Big Horn. Nous payons aujourd'hui les erreurs de Custer. Une nouvelle génération de sauvages plus assoiffée de sang que l'ancienne, si c'est possible, s'est sentie pousser des ailes. Les Geronimo,

Sitting Bull, etc... ont déclaré une guerre sans merci à l'Amérique. Et nous allons être sur un des fronts de cette guerre.

STAN. Si c'est tellement dangereux, renonce.

MORTON. Quoi ?

STAN. Renonce !

MORTON. Ne prononce plus jamais ce mot devant moi, tu m'entends. Bon sang, mais qu'est-ce qu'ils t'ont appris à Washington ? Ils t'ont nourri au jus de chaussette ou quoi ? Tu es revenu depuis deux semaines et j'ai l'impression d'avoir affaire à un étranger. Renoncer ! Tu perds le sens des réalités. Je vais demander à Finley qu'il t'emmène avec lui dans nos colonies avant que tu ne te transformes complètement en pied-tendre.

STAN. Je dis juste : il y a des lois qui interdisent la construction du chemin de fer sur des territoires reconnus comme appartenant aux Indiens.

MORTON, *s'énerve très violemment*. Tu crois que je ne les connais pas, les lois ? Tu crois que Payne ne les connaît pas ? Tu crois que la Chambre des représentants ne les connaît pas ? Ce sont juste des petites bulles de savon soufflées par quelques réformateurs snobinards bien à l'abri dans leurs salons. Tout le monde sait ce qui se passe sur le terrain : les familles de fermiers torturées à mort, les femmes violées par des hordes de sauvages... Il n'y a pas de limite aux horreurs que nous font subir les Indiens. Nous avons essayé de négocier, de les combattre dans les règles, mais c'est impossible. Ces démons ne connaissent pas la pitié. Nous sommes engagés dans un combat du bien contre le mal. Nous allons encore au-devant de bien des souffrances, mais c'est le prix à payer. Le bien vaincra.

STAN. Je vais aller me coucher.

MORTON. Tu ne retournes pas à la fête ?

STAN. Je n'en ai plus tellement envie.

MORTON. Excuse-moi, fiston, je me suis peut-être un peu emporté, je suis fatigué, je ne sais plus très bien ce que je raconte.

STAN. Non, non, c'était très bien. Un vrai tribun. C'est toi qui aurais dû aller à Washington.

MORTON. Ha ! Ha ! Allez, oublions ça, Stan ! Pardonne à ce radoteur de papy Morton ! Je ne suis qu'une vieille ganache.

STAN. C'est bon, laisse tomber.

Morton. Les semaines écoulées ont été fortes en émotions. Tu sais, malgré l'appui de Payne, la bataille était rude pour remporter le contrat. J'aimerais tellement que ta mère puisse savourer cette victoire avec nous.

STAN. Elle le fait sûrement, à sa manière.

MORTON. Oui... à sa manière. *Temps. Stan s'apprête à partir.* Ah ! Payne, dans son dernier télégramme, m'écrit qu'il est temps que tu t'inscrives au Parti et que tu commences à constituer ton réseau. Il te présentera à qui de droit.

STAN. C'était mon intention. J'irai voir les démocrates à mon retour.

MORTON. Qui te parle des démocrates ? Nous voulons que tu sois républicain.

STAN. Mais Payne est démocrate !

MORTON. Justement, bougre d'âne. Payne est déjà un des poids lourds du parti. Tu ne nous serais d'aucune utilité là-bas.

STAN. La charrue Morton tirée à la fois par un âne et un éléphant. Bravo, papa, depuis que tu fréquentes les politiciens, tu deviens un vrai Machiavel.

MORTON. Mac qui ?

STAN. Laisse tomber.

MORTON. Un jour, tu iras à la Maison Blanche, c'est inscrit dans tes gènes.

STAN. Pour l'instant, laisse-moi aller au saloon, avant que tout le monde ne soit couché.

MORTON. Alors... Républicain ?

STAN. Républicain.

MORTON. Ha ! Ha ! À la bonne heure... *Il sort de l'argent de sa poche et le lui donne.* Allez, va t'amuser. Que cette soirée profite au moins à l'un d'entre nous. C'est important aussi, pour l'image de la famille, que tu boives des coups avec les hommes de la région.

STAN. Si c'est pour la bonne cause.

MORTON. À la bonne heure. Tu vas bien rigoler, Stan. Et puis, les filles sont chaudes ce soir. Fais-toi plaisir, mais n'oublie pas de te retirer à temps. Il ne faut pas compromettre ton mariage avec la fille Payne.

STAN. La fille Payne, bon Dieu, j'avais réussi à oublier cette horreur depuis quelques jours.

MORTON. Comment ça va avec elle ?

STAN. Elle ne m'aime pas, je ne l'aime pas, ça a le mérite d'être clair.

MORTON. Tout ce qu'on te demande, c'est de lui mettre la bague au doigt et de l'engrosser. Pour le reste, tu feras ce que tu veux. Washington est réputée pour ses clubs privés de haut niveau.

STAN. Quel romantisme, p'pa. Je me réjouis d'avance. *Il ouvre la porte.* Bon, je vais...